

BOUTIQUE JAPONAISE

Parmi les javelots, les sabres et les casques,
Et les gais éventails peints d'un pinceau savant,
Sous l'œil de gros bouddahs aux postures fantasques,
Mademoiselle Fleur dort sur le frais divan.

A la voir aussi frêle et souple, de vieux masques,
Ridés et craquelés, ont un rire vivant,
Des chiens bleus de Corée et d'horribles tarasques
La guettent cramponnés au soyeux paravent.

Très calme, elle repose. — Et sur son teint de pêche
Ses longs cils font de l'ombre. — Et son haleine fraîche
Souffle un parfum de thé, de menthe et de sautal.

Un rayon d'or mourant baise sa robe mauve,
Sur un socle de laque un bon pélican chauve
La regarde dormir d'un air sentimental.

LOUIS GALLET.

COMMENT AIMENT LES POETES

I

“Eva, je suis pauvre. Non, ce n'est pas assez dire. Un rat d'église serait un baron hébreu à côté de moi. Je suis gueux. Je ne suis vêtu que de loques. Je crève de faim. Ce matin, je n'ai déjeuné que d'une croûte de pain du mois dernier, endormie dans un Dictionnaire grec-français et que j'ai fait attendrir dans mon pot à eau. De quoi dînerai-je ce soir ? Toutes les tireuses de cartes réunies ne pourraient le deviner, ni moi non plus. N'importe : j'ai, au fond du cœur, en fait d'amour, l'opulence d'un sultan d'Asie, et je t'aime avec la violence d'un cyclone qui court sur la mer des Indes.

II

“Riche ! Ah ! si j'étais riche ! Mais, pourtant, il faut s'entendre, Eva. Cent mille livres de rente, je n'en voudrais pas : ce serait un trop petit

LE JEUNE CAPTIF — (Suite et fin)



Et c'est là qu'un matin des barbares m'ont pris,
Pour m'entraîner mourant jusque dans leur pays,
La merveilleuse capitale,
Où, quand la neige tombe, elle croupit dix jours,
Encombrant les trottoirs, couvrant les carrefours
D'une glace municipale !...



O mort !... tu peux attendre... éloigne, éloigne-toi...
Si tu veux me sauver, ô Milne-Edwards, crois-moi,
Plus de quinine et d'ellébore.
Rends-moi le soleil d'or et la paix des déserts,
L'amour de ma guenon et les ailes verts !
Je ne veux pas mourir encore !

denier. Il me faudrait, au bas mot, un revenu de douze millions, un million à dépenser par mois, et, bien entendu, pour plaire à tes beaux yeux. J'aurai alors pour t'emporter, le soir, au bois de Boulogne, un char attelé de six lions, avec un géant nègre comme cocher et un peu sur le derrière deux petites Circassiennes vêtues de soie, de perles, de dentelles, et t'éventant ou écartant les mouches de ton joli visage avec un éventail de plumes de paon.

III

“Déjeuner, goûter, dîner, souper, pas de repas qui ne fût un festin dans le style des fêtes nocturnes de Sardnapale. Comme ces loisirs bachiques étonneraient les naïfs gastronomes ! On irait chercher pour toi les huîtres ressuscitées du lac Lucrin. Je commanderais une omelette faite avec des œufs divins d'oiseaux du Paradis ou d'oiseaux-mouches. Ils te serviraient dans une assiette d'or un salmis formé de langues de faisans et de foies-de-biches sauvages, un mets encore inédit, arrosé de vin de Chypre ou d'un précieux muscat de Nubie que l'esclave écraserait dans une coupe d'onyx.



Je sens le noir frisson pénétrer dans ma moelle...
Ah ! pourquoi remplacer le soleil par un poêle ?
Passant... je suis las de souffrir...
C'est dur de grelotter loin de la bien-aimée...
Voyez ! la neige tombe, et la terre est glacée,
Et je n'ai rien pour me couvrir !



Ainsi triste et pensif chantait le pauvre Edgar,
Au banquet de la vie infortuné lascar...
Et, tristesses désespérantes,
Il n'avait pour témoins de ses moments derniers
Que quelques vieux savants et les palefreniers
D'omnibus du Jardin des Plantes !

HENRIOT.

“Mais, Eva, tout ceci n'est qu'un rêve de rapsode opprimé par le sort, puisque la malignité des dieux veut que je sois plus pauvre que l'Irus d'Homère ; mais, en revanche, j'étale à tes pieds tous les trésors de tendresse que renferme mon cœur de poète.”

IV

Cœur usé
Qu'en vain froude
Bruno ou blonde ;
Cœur blasé ;

Quoi donc faire ?
Mon affaire ;
Sommeiller.

Cœur brisé,
De ce monde,
Lie immonde,
Dégroisé !

Las ! je tombe ;
Sers-moi, tombe,
D'oreiller !

JULES DU VERNAY.

LE VIN DE TOKAY

Un chasseur voulait régaler quelques amis. Il appelle son domestique. “Jacques, fais moi avec ce lièvre un civet des mieux préparés ; tiens, voilà une bouteille de vin de Tokay, tu l'en arroseras abondamment. — Suffit, mon maître.” Celui-ci sort : Jacques prépare le civet, puis, prenant la bouteille, il goûte au tokay, qui lui semble bon. Un premier acte de gourmandise conduit à un second : il boit un autre verre, qui lui paraît meilleur encore. “C'est perdre une liqueur si délicate, dit-il, d'en arroser un malheureux civet, j'en connais un meilleur emploi.” Il met alors le doigt à l'ouverture de la bouteille, la promène sur le civet en s'écriant d'un air triomphant : “Ah ! tu en auras, du tokay ! ah ! tu en auras, du tokay !” Puis il vide la bouteille, pas sur le lièvre, bien entendu. Il se sert pour le civet d'un petit vin clair et, et encore des plus communs.

Par malheur, le maître était rentré à l'insu du pauvre Jacques, et avait tout vu sans être soupçonné. Le repas commence : bientôt arrive le civet ; il fut trouvé bon, malgré la fraude et l'indélicatesse de Jacques. Aussi le festin se termina-t-il joyeusement. A la fin du repas, le chasseur

appelle son domestique. “Eh ! Jacques, viens trinquer avec nous, à la santé de mes amis.” Jacques ne se fait point répéter une si douce invitation il s'arme d'un verre, et pas des plus petits, et se trouve bientôt au poste. Le maître sert les convives, puis, arrivant à Jacques, il met son doigt à l'ouverture de la bouteille, comme avait fait celui-ci, la promène à plusieurs reprises au-dessus du verre, en répétant le singulier refrain : “Ah ! tu en auras, du tokay ! ah ! tu en auras, du tokay !”

Le pauvre Jacques n'y était plus ; il s'imagina que quelque esprit malin n'était point étranger à cette mystification, et désormais il accomplit scrupuleusement les ordres de son maître, et ne goûta plus mal à propos au tokay.

IL A CHANGÉ D'IDÉE

Bolivar. — Si je comprends bien, mon cher député, vous avez essayé de faire passer en chambre une loi taxant les célibataires ?

Le député. — Oui, mon ami, c'est ce que j'ai fait.

Bolivar. — Et sur quelles raisons vous basiez-vous pour cela ?

Le député. — Sur ce que, en général, un homme doit payer pour le luxe qu'il se donne.

Et le député s'en fut, très content de lui jusqu'au jour où il a avoué à sa femme qu'il n'était plus du tout sûr d'avoir exprimé pareille opinion.